

UNIVERS PHYSIQUE, MONDES CULTURELS:

LE MÊME ET LES DIFFÉRENTS

Il est à constater que les sciences naturelles, dès leur essor dramatique à partir du 16^e siècle, ont pu se mettre d'accord entre elles dans une très grande mesure, même à travers les frontières culturelles les plus impénétrables, sur les données fondamentales de la physique, de la chimie, etc., jusqu'à la neurophysiologie. (Je passe ici sur la question de l'objectivité au niveau des quanta ou de la relativité). Il n'y a pas de physique européenne, chinoise, musulmane, africaine---il y a la physique tout court. L'organisation de la profession de la physique, son enseignement, son titre d'autorité quand il s'agit de la création de la terre ou de l'explication des miracles, varient bien entendu entre les pays divers et cultures diverses. Mais chez elle, à l'intérieur de son domaine professionnel--où il est question non pas de l'interprétation mais de l'observation et de l'expérience--les physiciens de toutes confessions religieuses ou opinions politiques se rencontrent en collègues.

Cet accord est à souligner ici parce qu'il y a une tendance post-moderne à le contester au nom d'une relativité historique ou culturelle. Ce qu'on devrait bien nier, c'est la prétention d'avoir gagné quelque savoir absolu; mais la convergence et l'accumulation lentes et sûres des connaissances empiriques et délimitées ne veut nullement revendiquer un tel savoir, seulement l'existence d'une structure intégrale (bien que toujours inachevée, toujours en train de se modifier) et assez robuste, de propos théoriques et pratiques sur lesquelles on peut compter quand il s'agit de l'action ou de la prédiction. Galilée ne demandait rien d'autre de ses nouvelles sciences; l'ambition de tout savoir, l'orgueil des savants

qui se sont félicités d'avoir tout compris, sont des additions tardives qui sont incompatibles avec le vrai esprit scientifique.

Les sciences humaines ou sociales, en revanche, restent souvent fragmentaires et partielles, appartenant à des écoles, des mouvements, etc., sans rapports de collégialité ou même parfois de courtoisie entre eux, et montrant des contradictions internes et une diversité régionale et idéologique importante. L'incertitude commence déjà avec "humaines ou sociales," sinon avec "sciences" même - formes de connaissance, certes, mais pas formelles, rarement quantitatives, se ressemblant pas plus entre elles qu'avec les sciences naturelles. "Science humaine" - on pourrait dire paradoxalement que toute science l'est, ou bien que nulle science ne peut l'être. Toute science l'est, parce que l'activité scientifique est une activité des êtres humains; la science n'est pas donnée avec les choses, elle est à construire par l'ingéniosité humaine. Mais nulle science ne peut l'être, parce que les êtres humains étant souverains et libres, ils ne se soumettent aux règles d'aucune science, quelque exhaustive qu'elle soit. C'est dans les deux sens qu'il faut lire Jacques Lacan quand il écrit:

Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.

On sait ma répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines, qui me semble être l'appel même de la servitude.¹

On pourrait néanmoins délimiter un territoire intellectuel - borné d'un côté par le domaine des sciences naturelles, de l'autre par celui, informe et illimité, de la vie ordinaire sans prétention à la connaissance scientifique - où l'esprit théorique pourrait chercher à formuler un vrai savoir sur les activités et les produits de la créativité humaine, d'en esquisser les règles et les variétés, qui serait le champ d'exploitation des sciences qu'on pourrait bien qualifier d'humaines: préoccupées du fait humain, des produits humains, de l'histoire humaine, de l'avenir humain.

¹ Jacques Lacan. "La science et la vérité," *Cahiers pour l'analyse*, publiés par le Cercle d'épistémologie de l'Ecole Normale Supérieure, (Paris), janvier 1966, p.6.

Evidemment les sciences dites sociales trouveraient leur place dans un tel cadre - mais la société n'est pas la seule ni peut-être la plus importante création de l'esprit humain. Il est de rigueur, je le sais bien, de soutenir que l'individu dépend de la société presque totalement, que sans elle il n'aurait ni langue, ni pouvoir sur la nature, ni sécurité, ni personnalité même. Toutefois vivre avec les dons de la société et sous sa protection ne veut pas dire que tout ce qu'on fait est son produit; au contraire, les esprits créateurs travaillent souvent contre leur société et malgré son hostilité.

La distinction entre les sciences naturelles et les sciences humaines s'exprime mieux en termes de leurs objets qu'en termes de leurs méthodes. Je veux maintenir une forme assez stricte de cette distinction, mais non pas celle de l'école de Durkheim, par exemple. Pour moi, il s'agit simplement de demander d'une chose ou d'un événement donnés, si oui ou non quelque intention humaine a joué un rôle déterminant parmi leurs antécédents causaux; si oui, alors cette chose ou cet événement (sous l'aspect au moins par rapport auquel cette intention a été déterminante) est un objet propre aux sciences humaines, si non il appartient au domaine des sciences naturelles. Ainsi les objets des sciences naturelles sont tels qu'ils auraient été, que les êtres humains aient existé ou non, s'y soient intéressés ou non; il obéissent (pour ainsi dire) aux lois de la nature dans une insouciance parfaite à l'égard de tout ce que font les savants, y compris la formulation de ces lois mêmes. (Les étoiles sont indifférentes à l'astronomie).

Pour un chercheur donné, hors de la société à propos de laquelle il poursuit ses recherches, quelque chose d'approchant peut évidemment se dire également des objets des sciences humaines, avec cette différence capitale cependant: que d'une part le chercheur peut se mettre en imagination à la place de l'individu (ou de l'un deux) dont l'intentionnalité contribuait à déterminer la chose ou l'évènement (voici le noyau de vérité dans la doctrine du *Verstehen*), et que d'autre part les personnes ou la société dont il s'agit ne resteront pas indifférentes aux résultats de l'enquête dans le cas où elles en entendent parler. Quand le chercheur lui-même appartient à la société étudiée ce phénomène de feed-back se produit même plus directement. (Les cas limites sont à noter sans

discussion: l'opération du cerveau par exemple est à étudier par les sciences naturelles même si d'une façon le chercheur peut influencer les conditions de sa propre pensée par un feed-back conscient - normalement d'ailleurs ce sont les neurones de quelqu'un d'autre qu'étudie le neurologue).

Cette opposition peut s'expliquer aussi en termes d'un contraste entre mondes et univers. "Univers" nécessairement au singulier: s'il y en avait deux ou plusieurs, ils se seraient réunis dans un seul dès le moment que je les pensais ensemble - et les penser séparés serait les penser ensemble. De plus, l'unité d'un domaine de recherche exige l'unité de son objet; or l'objet des recherches dans le domaine des sciences naturelles est uni par définition (jusqu'à son nom même, univers), en ce sens que le chercheur n'admet ni contradiction définitive ni discontinuité radicale entre ses propos une fois établis selon les règles de sa méthode. On peut donc penser le seul univers comme réglé par des lois précisément universelles, ce qui explique le fait, évoqué au commencement de ce texte, que les savants même habitants de différents mondes culturels peuvent se mettre d'accord là-dessus. Les principes des sciences naturelles, exprimés selon des codifications diverses, seront strictement traduisibles entre eux: c'est une affirmation de foi, mais justifiée mille fois par les réussites trans-culturelles de l'enseignement et de la collaboration.

"Mondes" cependant au pluriel, exemples ou types d'ordre, à l'origine très personnels (*mundus* comme *cosmos* avait un sens domestique, *mundus muliebris*), par la suite plus étendus: monde français, monde arabe, monde chrétien ou musulman, monde financier, de la mode, philosophique, etc. Les objets des recherches dans les domaines des sciences humaines étant eux-mêmes en partie au moins produits par des intentions et des intérêts divers, conditionnés par des circonstances et des histoires particulières, il n'est pas à attendre, pour celles-ci, que les mondes visés soient unis ou même pareils les uns aux autres, ni par conséquent qu'une science unifiée en soit développée.

Ce qu'on peut essayer dans ce domaine, sans garantie aucune de succès, est d'établir des correspondances entre phénomènes analogues qui se produisent dans deux sociétés différentes, de sorte que les principes

qui régissent les uns se montreront transformations structurales des principes qui régissent les autres. Une troisième opposition entre sciences naturelles et sciences humaines se joint donc aux deux précédentes:

tous antécédents non-intentionnels	quelques antécédents intentionnels
univers	mondes
traductions nécessaires	transformations possibles

Les trois sont elles-mêmes transformations structurales les unes des autres, ce qui nous rappelle que nos propos ici appartiennent aux sciences humaines.

Evidemment les choses signifiantes du point de vue d'un monde sont en même temps éléments de l'univers: le temple peut brûler, la sculpture se briser. Ce que Sartre a nommé "pratico-inerte" garde après tout son inertie sous la pratique; ses aspects naturels sont toujours à expliquer par les sciences naturelles. Tout monde culturel d'ailleurs se produit à l'intérieur d'un horizon physique, par l'action des individus physiques; il se trouve obligé de se conformer à quelques structures-limites ou structures de base, du côté des choses et du côté des fonctions physiologiques. Il paraît d'après les recherches des linguistes que le langage lui-même, ou au moins la disposition d'en parler un, appartient à ce dernier groupe de fonctions, et la question se pose ensuite de savoir s'il existe ou non des universels non seulement linguistiques mais aussi culturels.

Cette question est évidemment placée à la frontière même entre l'"univers" et les "mondes"; la poser en ces termes offre un supplément méthodologique au travail (surtout français comme on le sait bien) du

structuralisme. La réponse en serait peut-être que même s'il y avait de tels universels culturels ils ne fonctionneraient précisément que comme des limites à l'intérieur desquelles une diversité totale serait toujours possible. Même s'il arrivait que quelques traits d'une culture donnée se montraient transformations structurales des traits correspondants d'une autre - et nous avons noté qu'on ne peut pas compter a priori sur la découverte de telles transformations - les ressemblances ainsi établies ne pourraient être qu'approximatives.

On pourrait toujours répéter, avec Laplace, que si seulement on savait toutes les microdéterminations physiques de chaque événement on pourrait établir en principe une loi générale qui s'appliquerait aux deux cas également, mais ce rêve a été brisé depuis longtemps non seulement par les incertitudes quantiques mais aussi, et à mon sens plus définitivement, par les circuits d'auto-référence qui s'introduisent dans tout épisode d'intentionnalité consciente.

Tout comme dans notre *Lebenswelt* individuel (et à la différence de Husserl je considère que le monde phénoménologique est rigoureusement individuel, il n'y a pas d'intersubjectivité donnée - mais ce n'est pas le moment de soutenir cette position) les éléments communs des mondes culturels, qui seraient susceptibles d'analyse scientifiques, ne constituent qu'une partie minime de la complexité et de la richesse de ce qui se passe chaque jour, à chaque moment. De la diversité du code génétique, des formations épigénétiques, du développement infantin, résultent une constitution et un comportement idiosyncrasiques de chaque individu, de sorte que personne, pas même des jumeaux identiques, ne peuvent vivre la même vie, passer la même journée, faire ou dire exactement la même chose, que n'importe quel autre.

Que cette diversité malgré tout soit réglée, comme l'est la diversité de l'univers physique, par des lois universelles, je le veux bien - mais ce serait précisément au niveau de la microstructure, ce serait les lois des sciences naturelles. Tout le problème de la liberté et du déterminisme entre en jeu ici; pour notre propos tout ce qui compte c'est d'insister sur le principe que les menus détails du vécu échappent aux déterminations des sciences humaines, à cause de leur origine dans les projets inten-

tionnels des sujets individuels, et que même les grandes lignes du comportement social d'un monde culturel donné ne tombent pas nécessairement sous les mêmes catégories ni les mêmes principes que celles d'un autre.

On peut envisager d'établir de façon empirique une science d'un aspect quelconque d'un monde ou d'un groupe de mondes apparentés, aussi bien que d'une vie intellectuelle (c'est comme science idiosyncrasique d'un *Lebenswelt* personnel qu'on devrait à mon sens entendre la psychanalyse²), mais une telle science n'aurait rien de normatif, et il reste que dans les limites fixées par les horizons physiques (neurophysiologie, métabolisme, environnement, aspects biologiques de la vie sociale) les gens peuvent organiser leur vie collective en toute liberté et comme bon leur semble. Et la diversité qui en résulte est à respecter absolument par les gens qui ont organisé la leur autrement.

Il paraît non seulement possible mais très probable que d'une paire de mondes culturels choisie arbitrairement l'un sera incommensurable avec l'autre en ce qui concerne l'application des principes des sciences humaines. Si les représentants de l'un des deux s'entêtent à considérer que leur science devrait régler toute société, ils vont traiter les représentants de l'autre en barbares, infidèles, bref en ennemis, et chercher peut-être l'occasion de les attaquer. Comment manier de telles incommensurabilités? Il me semble que la seule possibilité sera de créer pour ainsi dire un monde culturel supplémentaire, conjoint, enveloppant, à partir des choses, s'il en existe, qui sont communes aux deux mondes. Et effectivement il en existe, mais au niveau de la nature. A la recherche des accords interculturels il faudrait donc commencer par l'univers commun à tous, avant d'aborder la question des relations entre mondes divers (principe illustré depuis longtemps par les conférences de Pugwash).

A condition de respecter ensemble ce qui est vraiment universel (dont les limites, surtout du côté de l'être humain, sont toujours à discuter - est-ce que la liberté, par exemple, est universelle? ou, en

² Voir Peter Caws, "The Scaffolding of Psychoanalysis," *Behavioral and Brain Sciences* 9, 2 (1966): 229-230.

d'autres termes, est-ce qu'elle est nécessaire ou facultative dans les mondes culturels?), les cultures différentes se trouveront en mesure de cultiver un respect mutuel pour ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire la variété précieuse mais vulnérable des formes d'art, de littérature, de religion, de société. Mais cette variété même sera l'une des caractéristiques majeures d'un monde transculturel, auquel à la limite, on peut au moins l'espérer, tous les mondes divers appartiendront.

Pour l'individu, le choix d'appartenir à ce monde enveloppant éventuel existe déjà. Il s'est fait pressentir dès la République de Platon, au neuvième livre duquel Glaucon se rend compte tout d'un coup que l'Etat idéal dont le dessin a été si soigneusement esquissé tout au long du dialogue ne va pas se réaliser sur cette terre. Peu importe, lui répond Socrate: les lois en sont inscrites au ciel, et peut y obéir qui veut, que les autres le fassent ou non.³ Mais si seulement tout le monde le faisait! alors le rêve d'un seul monde humain serait réalisé. Ce ne serait toujours pas l'univers - le monde humain est petit, et le restera. Et tout le monde ne le fera pas.

Mais plus il y a de citoyens du monde commun transculturel, plus on va pouvoir se montrer supérieur aux conflits qui se produisent à cause des incommensurabilités entre mondes culturels spécifiques. Etant donné les conflits de ce genre qui se déroulent actuellement pas si loin d'ici⁴ on est frappé et pas le sérieux du problème et par la nécessité d'une telle évolution.

The George Washington University

PETER CAWS

³ Platon. *République*, 592b

⁴ Cette communication a été présentée au Congrès International des Sociétés de Philosophie de Langue Française à Hammanet, Tunisie, en septembre 1990, à l'époque de l'agression de l'Iraq contre le Kuwait.